

de la Grande-Bretagne, et la haute estime qu'il affichait pour la reine Élisabeth ne l'empêcha pas d'entrer dans une conspiration organisée par l'ambassadeur d'Espagne et par les jésuites, et qui avait pour but de placer la couronne d'Angleterre sur la tête de Marie Stuart, reine d'Écosse, prisonnière d'Élisabeth depuis dix-huit ans.

Une flotte nombreuse avait déjà été réunie dans les ports d'Espagne, et n'attendait qu'un signal pour mettre à la voile et se diriger vers les côtes de la Grande-Bretagne; ce signal devait partir de l'Angleterre le jour même de l'assassinat d'Élisabeth. Un jésuite appelé Ballard s'était chargé de la besogne et avait déterminé un jeune seigneur nommé Babington, d'un esprit turbulent et fougueux, à frapper la reine d'Angleterre; on affirme même que Marie Stuart avait eu plusieurs entrevues secrètes avec Babington, qu'elle lui avait promis sa main, et que celui-ci était sorti de ses bras enivré d'amour et brûlant de mériter une si magnifique récompense. Mais la veille du jour fixé pour l'exécution, le complot fut découvert; tous les conjurés furent saisis, appliqués à la question et obligés de faire l'aveu de leur crime. Élisabeth ne fit grâce à aucun des coupables, et la tête de Marie Stuart roula sous la hache du bourreau! Tel fut le résultat de la nouvelle trame ourdie par Sixte-Quint et par Philippe II; l'un et l'autre ne s'émurent nullement de la mort de la reine d'Écosse; Leti prétend même que sa Sainteté, après avoir écouté le récit circonstancié de cette lugubre tragédie, s'écria : « J'envie ton » sort, Élisabeth! tu as été jugée digne par Dieu de voir rouler à tes pieds une tête couronnée, tandis que moi il ne » m'a encore été permis que de faire couler le sang de misé-

» rables seigneurs ou de pauvres poètes! » Il ne s'en tourna pas moins du côté de l'Espagne pour exciter Philippe II à tirer une vengeance éclatante de la mort de Marie d'Écosse.

Philippe, qui avait intérêt à faire la guerre aux Anglais, promit de se conformer aux désirs de sa Sainteté, lorsque toutefois le pape aurait donné le chapeau de cardinal à mylord Guillaume Alan, traître qui s'était vendu à l'Espagne, et lorsqu'il lui aurait fourni sur le trésor apostolique un secours d'argent d'un million d'écus romains. Sixte-Quint s'empressa d'envoyer un message à mylord Alan pour qu'il vint recevoir de sa main le chapeau de cardinal du titre de Saint-Martin des Monts; il le nomma en outre son légat à latere, et, immédiatement après les cérémonies, il le fit partir pour l'Espagne, afin d'activer les armements contre la Grande-Bretagne; en même temps, il le chargea de remettre au roi Philippe un traité secret par lequel il s'obligeait à payer un million d'écus dès que les Espagnols se seraient emparés d'une seule ville en Angleterre, et de plus à lever des décimes extraordinaires dans ses états, à l'exception du royaume de Naples, dont sa Sainteté convoitait la possession. Philippe adhéra aux propositions du pape, doubla le nombre des navires qu'il avait depuis longtemps rassemblés, augmenta de plus de cinquante mille hommes ses troupes de débarquement, et annonça ouvertement qu'il destinait à la conquête de l'Angleterre cette flotte qu'il avait surnommée l'Invincible, et qui était en effet la plus formidable qui eût jusqu'à couvert l'Océan. Cependant il ne voulut définitivement attaquer Élisabeth qu'après avoir mis la cour de Rome dans l'impossibilité de le trahir et de se tourner du côté de ses

ennemis; et il exigea que le pape excommuniât solennellement la reine d'Angleterre. Sixte-Quint, qui avait hâte de voir ces deux grandes puissances aux mains, pour s'emparer du royaume de Naples à l'aide de leurs dissensions, donna au prince la satisfaction qu'il lui demandait, et fulmina en plein consistoire, tous les cardinaux assemblés, la bulle suivante :

« Nous, Sixte V, pasteur universel du troupeau du Christ, le
 » chef suprême auquel appartient le soin du gouvernement du
 » monde entier, considérant que les peuples d'Angleterre et
 » d'Irlande, après avoir été si longtemps célèbres par leurs
 » vertus, par leur religion et par leur soumission à notre
 » siège, sont devenus des membres pourris, infects et ca-
 » pables de gangrener tout le corps chrétien, et cela à cause
 » de leur sujétion au gouvernement impie, tyrannique et
 » sanguinaire d'Élisabeth, reine bâtarde, et par l'influence
 » de ses adhérents, qui l'égalent en scélératesse, et qui refu-
 » sent comme elle de reconnaître l'autorité de l'Église ro-
 » maine; considérant qu'autrefois Henri VIII, par un motif
 » de débauche, a commencé tous ces désordres en se révol-
 » tant contre l'obéissance qu'il devait au pape, le seul et vé-
 » ritable souverain de l'Angleterre; considérant que l'usur-
 » patrice Élisabeth a suivi les traces de ce roi infâme; nous
 » déclarons que pour remédier à ces maux, pour entretenir
 » la paix, la tranquillité et l'union dans la chrétienté, pour
 » rétablir la religion et ramener les peuples à notre obé-
 » dience, il n'existe qu'un seul moyen, c'est de déposer du
 » trône cette exécrable Élisabeth qui s'arroge faussement le
 » titre de reine des îles Britanniques. Étant donc inspiré par
 » le Saint-Esprit pour le bien général de l'Église, nous re-

» nouvelons, en vertu de notre pouvoir apostolique, la sen-
 » tence portée par nos prédécesseurs Pie V et Grégoire XIII,
 » contre cette moderne Jézabel; nous la proclamons déchue
 » de l'autorité royale, des droits, titres ou prétentions qu'elle
 » pourrait revendiquer sur les royaumes d'Irlande et d'An-
 » gleterre, affirmant qu'elle ne les possède qu'illégitimement
 » et par usurpation. Nous relevons tous ses sujets des ser-
 » ments qu'ils lui ont prêtés, et défendons de rendre à cette
 » femme abominable aucune sorte de service; nous voulons
 » qu'elle soit chassée de porte en porte comme une possédée
 » du démon, et qu'on lui refuse tout secours humain; nous
 » déclarons en outre qu'il est permis aux étrangers et aux
 » Anglais, comme œuvre méritoire, de s'assurer de la per-
 » sonne d'Élisabeth et de ses adhérents, et de les livrer, vi-
 » vants ou morts, aux tribunaux de l'inquisition. Nous pro-
 » mettons des récompenses infinies non-seulement dans la
 » vie éternelle, mais encore dans ce monde, à ceux qui accom-
 » pliront cette glorieuse mission. Enfin nous accordons des
 » indulgences plénières aux fidèles de bonne volonté qui
 » s'uniront à l'armée catholique qui doit combattre l'impie
 » Élisabeth, sous les ordres de notre cher fils Philippe II, à
 » qui nous donnons les îles Britanniques en toute souverai-
 » neté, pour le récompenser du zèle qu'il a toujours témoi-
 » gné à notre siège, et de l'affection particulière qu'il a mon-
 » trée pour les catholiques des Pays-Bas. »

Cette bulle terrible fut publiée dans tous les états ecclésiastiques au glas des cloches et à la lueur des cierges. A Madrid, on tendit de noir la chapelle du palais de l'Escurial, et Philippe, vêtu de noir et suivi de tous les grands de sa cour, fit

lire par le nonce du saint-siège l'anathème rendu contre Élisabeth, reine d'Angleterre.

Après une semblable manifestation en faveur du roi d'Espagne, il semblait que le pape voulût très-sérieusement assurer à Philippe la couronne d'Angleterre; et le chevalier Carre se disposait déjà à quitter Rome pour retourner auprès de sa souveraine, honteux d'avoir été la dupe de la cour apostolique, lorsqu'il fut mandé au Vatican en audience particulière. Sixte-Quint lui fit un long discours sur la nécessité où se trouvaient les souverains de déguiser leurs pensées et d'agir contre leurs sentiments; il lui renouvela ses protestations d'amitié envers Élisabeth, et l'engagea à écrire à la reine, qu'elle eût à se mettre en défense contre les attaques de Philippe II, ajoutant qu'après avoir excité la colère de la guêpe espagnole en faisant mourir la prostituée d'Écosse, elle devait par prudence se précautionner pour éviter d'être piquée ou peut-être tuée. Il se plaignit même de ce que son titre de pape l'avait contraint à se ranger du parti de Philippe, qu'il haïssait mortellement, et qu'il voudrait traiter comme elle avait traité Marie Stuart; il lui affirma qu'en réalité les secours qu'il avait promis étaient illusoires, puisqu'ils se réduisaient au don d'un chapeau rouge pour un lord stupide, et à une excommunication ridicule, que la reine pourrait lui retourner fort aisément en sa qualité de papesse; que pour le million d'écus qu'il devait payer au roi d'Espagne, il n'était tenu de le fournir que six mois après la prise de quelque place considérable de l'Angleterre, ce que la reine empêcherait certainement.

La conférence terminée, il remit au chevalier Carre une

note très-circonstanciée sur les projets de Philippe, sur l'état de son armée, sur le caractère de ses généraux, sur la marche de l'expédition; il lui recommanda de la transmettre immédiatement à sa souveraine, et de lui conseiller de tenter quelque coup de main sur les Pays-Bas, où se manifestaient des symptômes de soulèvement, pendant que l'Espagne était uniquement occupée d'armer contre la Grande-Bretagne.

Sur les avis du chevalier Carre, la reine rassembla ses vaisseaux, les fit croiser sur les côtes, et mit tous ses ports en bon état; puis, à l'exemple du saint-père, elle convoqua, dans l'église de Saint-Paul, les principaux seigneurs de sa cour, les magistrats et les notables du royaume, ainsi que les chefs du clergé, et en présence d'une foule immense, Élisabeth, comme chef suprême de l'Église anglicane, fulmina une excommunication terrible contre le pape Sixte-Quint, contre ses cardinaux, contre ses officiers, et généralement contre tous ceux qui avaient signé sa bulle de déchéance. Après quoi elle fit dresser dans son palais quatre-vingts tables magnifiquement servies, et vint présider un banquet où l'on porta de nombreux toasts en l'honneur d'Élisabeth et à la destruction des ennemis de sa couronne.

Leti prétend que l'estime que le pape laissait paraître pour Élisabeth lui était inspirée par Anne Oston, jeune Anglaise d'une beauté remarquable, que le chevalier Carre avait présentée à sa Sainteté, et qui jouissait du singulier privilège d'entrer à toute heure de jour et de nuit dans les appartements secrets de Sixte-Quint; « scandale qui éveilla la susceptibilité des ambassadeurs et des cardinaux espagnols, » ajoute l'historien, et qui obligea le pontife à loger sa maî-

» tresse dans le palais de donna Camilla, et à faire de sa sœur une entremetteuse. » Comme on remarqua que le saint-père rendait alors de fréquentes visites à sa sœur, incognito, les statues de Marforio et de Pasquin apprirent aux fidèles que la papesse Anne Oston était si dévouée à l'Angleterre, qu'elle ne passait aucune nuit sans conférer avec le pape ou avec le cardinal de Montalte, son neveu, pour aviser aux moyens de ramener ce beau pays au giron de l'Église.

Les événements donnèrent gain de cause à la politique de Sixte-Quint en ce qui concernait l'Espagne; la flotte surnommée l'Invincible fut presque entièrement détruite par une tempête affreuse qui l'assailit à l'embouchure de la Tamise; les vaisseaux qui résistèrent à la violence de la mer furent mis en pleine déroute par François Drake, vice-amiral de la Grande-Bretagne, et obligés de reprendre honteusement la route de l'Espagne. Cette nouvelle causa tant de joie au pape, qu'il ne put réprimer une exclamation qui trahissait ses secrètes pensées; et comme le cardinal de Montalte entra dans sa chambre pendant que le chevalier Carre lui lisait les dépêches qui relataient cet événement, il s'écria: « Réjouis-toi, beau neveu, le royaume de Naples est à nous. »

En France il se passait d'étranges choses; la guerre de religion continuait avec une égale fureur du côté des catholiques et des protestants. Henri III, devenu de nom le chef de la ligue et de fait l'esclave de la cour de Rome, ne se lassait pas de faire égorger ses sujets. Le duc de Guise, l'âme de la ligue, ne cessait d'organiser de nouveaux complots, tantôt contre Henri de Navarre, tantôt contre le roi de France; et à force de bassesses il était parvenu à obtenir du saint-père

le titre de second Machabée et le don d'une épée bénite. Les jésuites, quoique en exécration à Sixte-Quint, s'efforçaient de mériter ses bonnes grâces en augmentant les désordres; d'abord ils firent empoisonner le jeune prince Henri de Condé par Charlotte de la Trémouille, sa propre femme; ensuite ils formèrent une conspiration contre Henri III lui-même, résolurent de s'emparer de sa personne, et de le forcer à remettre le gouvernement du royaume aux mains du duc de Guise. Malheureusement pour celui-ci, la conjuration fut éventée; et les Seize, qui redoutaient un retour d'énergie de la part du roi, s'empressèrent d'expédier au duc un exprès pour qu'il vint les rejoindre et se concerter avec eux, afin de les tirer du danger où ils se trouvaient.

Le duc de Guise quitta aussitôt la ville de Nancy et accourut à Paris, malgré la défense de Henri III. Il est vrai qu'il se présenta sans aucune suite et accompagné seulement de sept officiers de sa maison; mais à peine eut-il traversé les portes de la capitale, qu'un immense cortège de plus de trente mille personnes se forma autour de lui et l'accompagna aux cris de « Vive Guise! » Jamais, au dire de d'Aubigné, aucun roi n'avait été accueilli avec de semblables témoignages de joie; les uns le comblaient de bénédictions et le nommaient leur libérateur; les autres fléchissaient le genou devant lui, baissaient l'extrémité de ses vêtements, et approchaient leurs chapelets de son pourpoint, comme si son contact eût dû les sanctifier; ceux qui ne pouvaient parvenir jusqu'à lui élevaient des mains suppliantes et le nommaient leur divinité; de toutes les fenêtres, les dames et les enfants jetaient des fleurs et faisaient retentir l'air de leurs acclamations. Quant

au duc, il s'avancait au milieu de cette foule au petit pas de son cheval, la tête découverte, adressant des paroles gracieuses aux plus proches, saluant d'un sourire les dames qui étaient aux fenêtres, et répondant du regard ou du geste à tout le monde. Son escorte le conduisit à l'hôtel de Soissons, où résidait l'exécrable Catherine de Médicis.

La reine mère fut quelque peu effrayée de cette manifestation populaire; mais elle se garda bien de laisser paraître le moindre signe de terreur; au contraire, elle reçut le duc avec les marques de la plus vive satisfaction, et lui offrit de le conduire chez le roi. Guise accepta, et ils se mirent aussitôt en route pour le Louvre, la reine dans sa chaise et le duc à pied. On remarqua qu'il ne cessa point de parler avec Catherine pendant le trajet qui séparait l'hôtel de Soissons de la demeure du roi, jusqu'au moment où ils entrèrent dans la chambre de Henri III. Celui-ci, à l'exemple de sa mère, renferma au fond de son cœur le ressentiment qu'il éprouvait; il se contenta d'adresser au duc de faibles reproches sur sa désobéissance, et le congédia. Ce qui fit dire à Sixte-Quint « qu'il ne savait en réalité quel était le plus fou, du duc de » Guise qui avait eu l'audace de venir se livrer à un prince » irrité, ou de Henri III qui ayant sa vengeance entre les » mains la laissait échapper. »

Cependant ce n'était que partie remise pour le roi comme pour le duc; et dès qu'ils se furent séparés, chacun d'eux chercha les moyens de se défaire de l'autre sans danger pour soi-même. Henri appela sa noblesse à Paris, arma les bourgeois qui lui étaient dévoués, fit venir de Lagny quatre mille Suisses qui s'y trouvaient casernés, doubla les postes

de la ville, et en quelques jours il se trouva en état d'attaquer le duc de Guise. Mais celui-ci, à son tour, avait pris ses précautions; le matin même du jour où il devait être enlevé par les troupes royales, il avait eu soin d'armer le peuple; de sorte qu'aussitôt que les soldats se furent mis en mouvement, on sonna le tocsin, on tendit les chaînes, on forma des barricades avec des planches, des solives et des tonneaux remplis de terre ou de fumier, on dépava les rues, on garnit les fenêtres de pavés; en moins de quatre heures toutes les communications de la capitale furent interrompues, et le combat s'engagea entre les citoyens et les soldats du roi. Ceux-ci se trouvant pris comme dans un immense réseau, sans pouvoir avancer ni reculer, cherchèrent à opérer leur retraite en s'abritant aux murs pour éviter les coups d'arquebuse ou les pierres qu'on faisait pleuvoir des fenêtres et des toits. En vain ils montraient leurs chapelets et criaient de toutes leurs forces qu'ils étaient bons catholiques; les jésuites, qui s'étaient mêlés dans les rangs des ligueurs pour les exciter au carnage, répondaient à leurs lamentations par des cris de mort: et très-certainement aucun n'eût échappé au massacre sans l'intervention du duc de Guise. Le chef des ligueurs s'approcha des troupes, leur fit déposer les armes, et chargea le comte de Saint-Pol de les accompagner jusqu'à ce qu'elles fussent hors de Paris; puis, le soir venu, il établit une garde régulière autour du Louvre, afin d'empêcher toute évasion pendant la nuit. Mais Henri III, qui craignait avec raison de voir la place emportée d'assaut, profita du moment où les derrières du château n'étaient pas encore investis pour s'enfuir à travers le jardin des Tuileries;